

initiale et l'utilité marginale (1). Par « utilité initiale », ils entendent la satisfaction due à la consommation d'une chose de première nécessité comme, par exemple, la jouissance qu'un simple verre d'eau procure à un homme altéré. Par utilité marginale, ils entendent la satisfaction dérivant d'un achèvement, comme celle du dernier demi-verre d'eau, de la dernière bouchée d'aliments. Cette distinction a été considérée comme purement analytique et abstraite, n'ayant de valeur que pour la théorie économique. En fait, elle est concrète et historique et a une importance capitale en sociologie.

Il n'est besoin d'aucun argument pour démontrer qu'une conscience rudimentaire des utilités initiales précède les relations sociales. Des créatures vivantes, capables de se reconnaître l'une l'autre, peuvent distinguer les matières alimentaires et par conséquent apprécier les utilités initiales.

Il n'en est pas de même pour les utilités finales, et pour le prouver, nous devons d'abord exposer une erreur de définition. Il y a eu, dans la plus récente littérature économique, une tendance à employer l'expression « utilité subjective », comme si elle signifiait simplement un sentiment agréable, quoique léger, et rien au delà. S'ils n'abandonnent pas cette habitude, les économistes se trouveront aux prises avec d'inextricables difficultés. L'élément-plaisir peut n'entrer qu'en proportion infinitésimale dans l'utilité subjective. Il faut qu'il soit d'une amplitude suffisante pour avoir une importance et pour admettre des distinctions appréciables de plus et de moins. En outre, le plaisir n'est pas l'élément unique. L'utilité subjective est un sentiment agréable se combinant avec la notion que le plaisir dérive d'une condition extérieure, c'est-à-dire d'une utilité objective. *C'est le plaisir attribué* à une cause ex-

(1) Jevons emploie le mot « final » ; « marginal » est employé en Amérique.

térieure. Si ce facteur intellectuel en est exclu, toute la théorie de l'utilité, construite avec tant de peine, tombe en ruines, car la théorie a toujours admis tacitement, comme prémisses mineures, que les divers états du sentiment sont accompagnés par une notion quelconque des changements en quantité ou en qualité, des conditions externes auxquelles répondent les états du sentiment. L'utilité initiale, par conséquent, est un plaisir appréciable consciemment attribué à l'activité initiale ou marginale d'une cause externe. En outre de la différence entre un sentiment initial et final, seulement comme sentiment, l'utilité finale implique une perception de la différence entre l'action initiale et finale de la même cause.

Si cette critique est admise, la question de l'utilité finale et de l'évolution sociale devient aussi claire que celle de l'antériorité de l'utilité initiale. S'il est sûr qu'une notion embryonnaire de l'utilité initiale est antérieure à l'association, il ne l'est pas moins que l'association précède toute distinction entre les causations initiale et finale, et, par suite, la conscience d'une utilité finale. Trois considérations le démontrent. D'abord, les commencements psychiques de l'association se trouvent dans les formes les plus basses de la vie animale, alors que la perception de l'utilité marginale ne s'observe que dans les organismes supérieurs. Ensuite, et comme explication partielle de ces faits observés, nous savons que l'association multiplie les expériences conscientes ; si elle a joué, dans l'évolution mentale, le rôle que lui assigne ce volume, elle a été un agent capital dans la différenciation et l'accroissement des sentiments agréables, et dans le développement de l'intelligence qui perçoit le rapport entre les états du sentiment et leurs conditions objectives. Enfin, et comme plus complète explication, la survivance de la vie animale, dans la lutte pour l'existence, dépend ou d'une grande fertilité, ou de l'aide mutuelle inhérente à l'association, ou des ressources de l'esprit. La grande fertilité est l'adversaire

de l'évolution mentale et celle-ci se produit aux dépens de la grande fertilité. C'est l'association qui a assuré la survivance pendant cette transition de la survivance physiologique à la survivance psychologique. Sans elle, la vie consciente ne serait jamais arrivée à ce stade de développement où la perception des utilités finales est possible.

Le coût subjectif est un phénomène mental plus complexe encore que l'utilité marginale, puisqu'il implique la perception d'une double série de rapports, d'abord ceux qui constituent l'utilité subjective elle-même et, de plus, le rapport existant entre l'utilité subjective et l'effort, ou entre l'utilité subjective et tout autre mode de labeur.

Encore plus complexe est la valeur subjective, dont l'assimilation avec le plaisir a été plus absurde encore que celle qui voulait identifier l'utilité subjective et le simple plaisir.

Nous ne pouvons donner ici qu'un rapide exposé du sujet. Lorsqu'il existe une variété dans les utilités objectives, et qu'une série de choix se présentent à la conscience individuelle, il survient une comparaison des utilités entre elles et avec leur coût respectif. Les utilités et le coût sont imaginés avant qu'ils ne soient expérimentés et divers jugements sont portés sur eux. En particulier, les utilités effectives sont pesées et nous entendons par ces mots la capacité relative de satisfaire à diverses conditions du besoin. L'utilité effective d'une tonne de charbon n'est pas la même en juillet ou en février. Pour les estimations comparatives des utilités effectives, nous nous servons du terme « évaluations ». La valeur subjective est une estimation d'une utilité effective qui est encore future. Elle résulte d'une comparaison d'utilités et de coûts différents. Evidemment, ces opérations mentales ne sont pas simples, elles ne peuvent être faites par des créatures ne devant rien à l'association, s'il en existe de telles. La valeur subjective n'apparaît que dans la société.

La conclusion réduite aux termes les plus simples est

donc que, depuis le commencement, les sentiments agréables ou pénibles à l'intérieur, et l'association à l'extérieur, ont été liés d'un lien indissoluble. L'utilité initiale est antérieure à l'association, mais l'association a précédé l'utilité marginale, le coût subjectif, la valeur subjective. L'interprétation subjective de la société en fonction de ces dernières conceptions ne peut nous ramener aux fondations ou aux origines sociales. L'évolution sociale est antérieure à tout raffinement de l'utilité. Lorsque, au cours de cette évolution, apparaissent ces raffinements, ils entrent comme des facteurs nouveaux dans le mécanisme et deviennent antécédents à beaucoup de développements sociaux plus compliqués.

Revenant maintenant à la question précédente, il est évident, je pense, que, aussi loin que le permet un examen des séries de phénomènes, une science d'économie abstraite ne peut être considérée comme précédant la sociologie.

Un argument semblable montrerait que l'éthique abstraite ne précède pas la sociologie comme un tout, quoique certaines portions de la sociologie présupposent des théories d'éthique. Que les notions du bien et du mal commencent, ou non, à apparaître avant qu'aucune relation sociale se soit établie, leur développement est un résultat de l'association.

Même si ces relations de série entre les phénomènes sociaux, éthiques, économiques, ne pouvaient être montrées en détail, il y a, dans l'évolution du savoir, une série psychologique qui ne peut être méconnue, et qui détermine absolument les rapports de l'économie et de l'éthique abstraite avec la sociologie concrète. Les sciences abstraites ne se sont pas développées dans le vide intellectuel. Toute science abstraite présuppose une science concrète.

Cette vérité évidente et familière a été ignorée par les écrivains qui ont fait précéder la sociologie par l'économie

et l'éthique. Cela s'explique par une apparente difficulté. Si tout principe abstrait présuppose la matière descriptive et historique d'une science concrète, et si les parties explicatives d'une science concrète présupposent des principes abstraits, l'unité de chaque science n'est-elle pas détruite? Si certaines parties de l'économie présupposent certaines fractions de la sociologie, et réciproquement, avons-nous une économie et une sociologie? Si les principes des mathématiques dérivent de l'astronomie et si l'astronomie présuppose les mathématiques, l'astronomie et les mathématiques sont-elles des sciences?

Une pareille confusion résulte fréquemment d'essais de préciser des relations complexes comme si elles étaient simples. C'est ce qui a été fait dans la classification des sciences.

La classification bien connue d'Auguste Comte dispose toutes les sciences en série. Il croyait que le savoir va du général au spécial, de l'abstrait au concret, du simple au complexe. Par suite, il mettait les mathématiques au commencement de sa hiérarchie et ensuite, dans l'ordre désigné, l'astronomie, la physique terrestre (y compris la chimie), la biologie (comprenant la psychologie physiologique) et la sociologie.

M. Spencer a démontré, avec une abondance d'exemples historiques, qu'aucun arrangement purement linéaire ne peut représenter l'évolution du savoir. Les nouvelles sciences apportent sans cesse leur tribut aux plus anciennes.

Un savoir nouveau élargit tout le savoir et ce n'est pas moins vrai des rapports du savoir concret au savoir abstrait que de celui du concret au concret, de l'abstrait à l'abstrait. L'esprit va du concret à l'abstrait, mais il applique aussitôt ses généralisations à une interprétation plus profonde des phénomènes concrets.

M. Spencer a montré, également, l'erreur cachée dans le mot « général » qui a amené Comte à confondre le

général et l'abstrait. « Abstraction signifie indépendance des incidents des cas particuliers ; généralité signifie manifestation en de nombreux cas. » Le lecteur verra aisément que le mot « spécial » a, lui aussi, plus d'une acception. Le spécial peut être le cas particulier, l'inusuel ou l'exceptionnel, le cas minuscule ou détaillé. Evidemment, lorsqu'on nous dit que le savoir va du général au spécial, nous devons demander de quel général à quel spécial. Certainement, nous ne savons pas l'abstrait avant le concret. Nous ne connaissons pas la manifestation dans des cas nombreux avant de connaître la manifestation en un seul cas. Nous savons ce qui est usuel avant de savoir ce qui est exceptionnel et nous avons une idée des lignes d'ensemble avant de nous familiariser avec les détails.

En bloc, le savoir va de la connaissance de phénomènes relativement simples et partout observables à l'intelligence de phénomènes compliqués et relativement rares. Mais, dans cette marche, la description concrète et la formule abstraite s'enchevêtrent sans cesse et nous ne pouvons mettre en série les sciences concrètes et les sciences abstraites.

M. Spencer fait un groupe distinct pour les sciences abstraites, un second pour les sciences abstracto-concrètes, un troisième pour les sciences concrètes. Les sciences abstraites, la logique et les mathématiques, exposent des relations. Les sciences abstracto-concrètes, physique et chimie, exposent des propriétés. Les sciences concrètes, astronomie, géologie, biologie, physiologie et sociologie, traitent des agrégats.

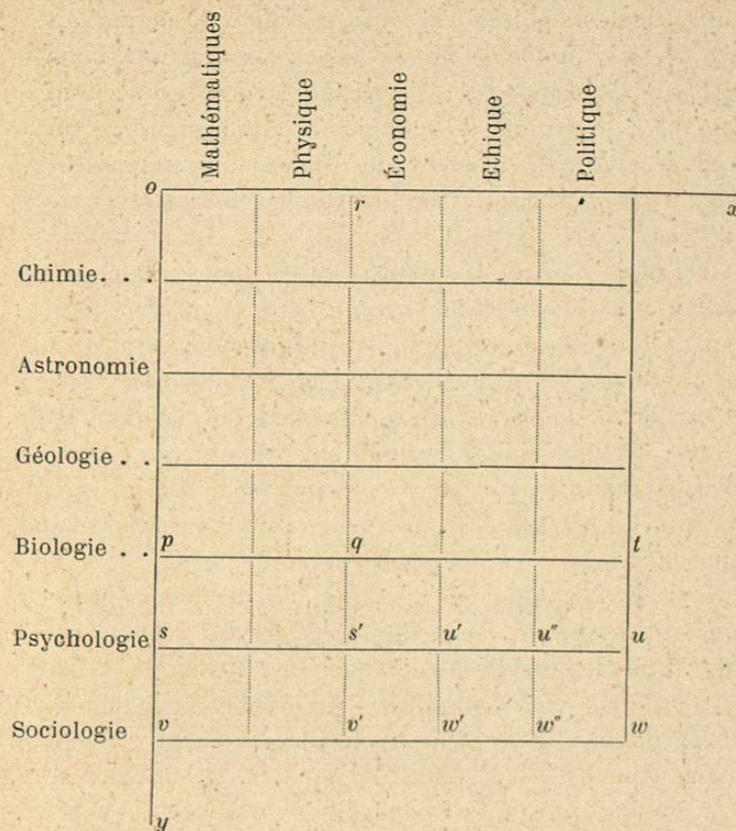
La portion superflue et troublante de cette classification est le groupe abstracto-concret. Un exposé des propriétés ou des forces est aussi bien une science abstraite qu'un exposé des relations. Dans toute science nous devons faire de deux choses l'une. Nous pouvons fixer l'attribution sur un groupe actuel de relations de propriétés ou de forces constituant un agrégat parfaitement concret et

essayer de le comprendre et de l'expliquer comme un tout. C'est la méthode de la science concrète. Ou nous pouvons nous attacher à une relation, une propriété, une force, ou à un groupe de relations, de propriétés ou de forces et le suivre à travers tous les agrégats dans lesquels il se trouve. C'est la méthode des sciences abstraites. Mais aucune de ces deux méthodes n'est complètement possible sans l'autre. L'abstraction présuppose le savoir concret, mais l'abstraction obtenue doit se reverser sur le savoir concret comme principe organisateur avant que nous puissions comprendre un agrégat quelconque.

Il est donc mieux de considérer une science comme abstraite si elle s'occupe surtout des relations des propriétés et des forces et seulement accidentellement des agrégats. La physique terrestre et moléculaire est une science abstraite. Une science est concrète si son but principal est d'expliquer les agrégats, en tant qu'agrégats, même si elle s'occupe aussi des forces et des propriétés, même si elle emploie les méthodes de l'abstraction. La chimie est dans son ensemble une science concrète.

Ainsi, au lieu d'une série linéaire de sciences, nous trouvons deux ordres distincts de sciences, tellement liés l'un à l'autre que leurs intersections sont nombreuses dans toutes les branches du savoir.

Si nous plaçons les sciences concrètes suivant la ligne oy et les sciences abstraites suivant la ligne ox perpendiculaire à oy , nous verrons leurs relations.



Les sciences concrètes, ou y , sont descriptives, historiques, inductives. Les sciences abstraites, ou x , sont hypothétiques et déductives. Les concrètes ne deviennent explicatives que lorsqu'elles se croisent avec les abstraites. D'un autre côté, les sciences abstraites ne sont pas des abstractions de rien du tout. Elles sont des abstractions des phénomènes concrets. Elles présupposent, c'est-à-dire, elles admettent comme première, la portion historique et descriptive des sciences concrètes.

Le champ des sciences physiques est donc $opqr$. De leur côté descriptif, elles sont dénommées chimie, astronomie, géologie et biologie suivant leur sujet concret. Du côté explicatif, elles se divisent en mathématiques et phy-

siques. Les domaines de la psychologie et de la sociologie sont *psut* et *svwu*. Du côté descriptif, elles présupposent les sciences physiques concrètes. Au point de vue explicatif, elles sont mathématiques, physiques, économiques, éthiques ; chacune des sciences abstraites apporte des principes d'interprétation à la psychologie concrète et à la sociologie concrète.

Historiquement, les sciences concrètes sont plus anciennes que les abstraites. L'abstrait dérive du concret : *ox* a dévié de *oy*. Ainsi, les mathématiques et la physique dérivent par abstraction des sciences naturelles concrètes. L'économie pure et l'éthique abstraite viennent des sciences concrètes psychiques et sociales : par exemple, l'économique de l'économie politique concrète.

Si le schéma de classification ci-dessus est scientifique, il est absolument permis de dire que les théories de l'économie et de l'éthique pure présupposent certaines fractions de la sociologie descriptive, alors que les portions explicatives de la sociologie se basent sur les théories de l'économie pure et du droit idéal. En se reportant à la figure, le lecteur verra une section du champ de la sociologie, *s'v'w'u'*, qui est aussi du domaine de l'Économie pure. Des études concrètes de cette section, dérivent nos théories économiques abstraites. Ces théories une fois formulées, nous pouvons passer à l'étude d'une autre partie du domaine sociologique, la partie éthique *u'w'w'u''*. Nous y trouvons deux sous-sciences correspondant respectivement aux études subjectives et objectives. L'étude subjective, c'est l'éthique proprement dite. L'étude objective, c'est la jurisprudence analytique dont Austin a posé les bases. Enfin nous voyons se développer la politique abstraite, ou la théorie pure des forces sociales, dans l'espace *u'w''wu*.

Ainsi, distinguée des sciences abstraites par l'unité de son but et de sa méthode, quoique les aidant et en étant aidée ; se restreignant à des investigations plus générales

et plus fondamentales que celles qui occupent les sciences sociales spéciales, quoique les pénétrant et se différenciant en elles ; distincte de la psychologie, quoiqu'elle emploie ses principes dans l'interprétation des phénomènes les plus compliqués qui s'offrent à l'observation humaine, la sociologie a un domaine aussi défini que celui de toute autre science, tout en restant en parfaite connexion avec toute science dans l'indivisible tout du savoir. Le sociologue a sa tâche distincte dans la division du travail scientifique ; mais il ne l'accomplira qu'en maintenant une intelligente coopération avec ses émules des autres branches, qu'en gardant avec eux un étroit contact.